Ami du Clergé du 14 mai 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de la Pentecôte. — L'apparition de l'Eglise, 273.
Instructions à des collégiens. — XXX. La pureté, 275. — XXXI. *Pentecôte :* Les dons du Saint-Esprit, 278.
Petits prônes. — XXVIII. *Pentecôte :* Les promesses de Jésus, 280.
Aux Enfants de Marie. — LX. Le lis de la pureté, 282.
Allocutions de mariage. — III, 283.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — VI. L'enquête à Paris, 284. — VII. Le duc d'Alençon et Jean Paquerel, 286.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

L'APPARITION DE L'ÉGLISE

Contrairement à ce qui s'était produit au Sinaï pendant que Jéhovah y promulguait sa Loi au milieu des éclairs et du tonnerre, le peuple juif accourut en foule vers le lieu où des prodiges annonçaient la venue du St-Esprit. Personne ne se rendait compte de l'importance de l'événement ; il s'agissait tout au plus, pensait-on, de quelque manifestation surnaturelle dont on cherchait à percer le mystère, mais sans en soupçonner les conséquences. En réalité, ce qui s'accomplissait au Cénacle était le commencement d'une révolution qui allait bouleverser le monde ; la Pentecôte marque en effet une date capitale dans l'histoire de ce grand royaume qui, d'après la vision de Daniel, devait s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre et n'avoir pas de fin (II, 45) : elle est, pour ainsi dire, l'inauguration officielle de l'Eglise.

I

C'est en ce jour en effet que l'Eglise *sort de l'obscurité*. Notre-Seigneur l'avait comparée au grain de sénevé qui, étant une minuscule semence, donne naissance à un grand arbre. Ce qu'il avait eu principalement pour but, durant sa vie mortelle, avait été l'élaboration de cette petite graine. Il avait sans doute prêché aux foules, mais bien plus, semble-t-il, pour préparer un terrain favorable à la prédication apostolique que pour constituer une société organisée. Bientôt, l'hostilité des chefs du peuple l'avait contraint de cesser à parler en public. Il s'était alors consacré tout entier à la formation de ses Apôtres, dans la retraite, leur inculquant les notions nécessaires à leur ministère futur, instituant la papauté, bref, organisant le cadre essentiel de la hiérarchie, mais laissant à l'avenir le soin de le remplir et de le compléter.

De cette ébauche de l'Eglise, le monde alors ne sait rien. On n'ignore pas que le « Nazaréen » se fait suivre de quelques disciples, mais il en est sans doute de ces derniers comme de ceux qui s'attachent à un docteur célèbre. Leur groupe est sans consistance ; le maître disparu, ils se disperseront bien vite.

C'est d'ailleurs ce qui se passe au moment de la Passion. On fait d'eux si peu de cas qu'on ne se préoccupe même pas de les arrêter : on les laisse s'enfuir dans toutes les directions, dans la persuasion qu'ils ne se réuniront plus. S. Pierre, reconnu dans la cour du grand-prêtre, obtient une indifférence méprisante des gardes en échange de ses énergiques dénégations.

Les Apôtres eux-mêmes ne songent à rien moins qu'à partir à la conquête du monde. Le supplice infligé à leur Maître a fait vaciller leur foi. Ils se tiennent cachés « par peur des Juifs », nous dit le texte sacré. Une fois revenus en Galilée, après la Résurrection, ils reprennent leur ancien métier et S. Jean, dans son Evangile, nous montre Pierre se livrant à la pêche avec Thomas, Nathanaël, Jacques et lui-même.

Cet effacement est d'ailleurs voulu par Notre-Seigneur. Dans les dernières instructions qu'il donne à ses disciples, avant son Ascension, il leur recommande expressément de ne pas quitter Jérusalem : ils devront y attendre la venue du St-Esprit (Act., I, 4).

En vérité, c'est un bien petit grain de sénevé que l'Eglise, au moment où Jésus monte au ciel : cent vingt personnes environ réunies au Cénacle. On peut le regarder comme enfoui dans la terre, car rien n'en apparaît aux regards humains. Mais il a reçu le plus riche engrais qui se puisse trouver, car il a été arrosé du sang d'un Dieu. Aussi ne va-t-il pas tarder à produire une tige qui, tout de suite, va forcer l'attention du monde et manifester une prodigieuse vitalité. Aujourd'hui c'est la foule qui se rassemble, c'est la conversion de plusieurs milliers d'hommes ; demain ce sera la résistance aux tempêtes de la persécution, ce sera un essor ininterrompu jusqu'aux extrémités du monde. De nos jours nous voyons la parole de Jésus vérifiée : l'Eglise est un grand arbre dans les branches duquel il y a place pour tous les oiseaux du ciel, c'est-à-dire pour tous les habitants de la terre, et où un grand nombre sont venus chercher asile.

II

C'est aussi au jour de la Pentecôte que l'Eglise commence à *prêcher sa doctrine*. Les Apôtres en avaient reçu le mandat : « Vous êtes, leur avait dit Jésus, la lumière du monde... Si on allume un flambeau, ce n'est pas pour le mettre sous un boisseau, mais sur un candélabre, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la demeure. » (Math., V, 14-15). Plus tard il leur avait fait encore cette recommandation : « Ce que je vous dis dans l'ombre, dites-le au grand jour, et ce que je vous murmure à l'oreille, prêchez-le sur les toits. » (Math., X, 27). L'Eglise ne pouvait durer et se propager que par la

foi en la révélation de Notre-Seigneur, or cette foi, pour être produite dans les cœurs, supposait une prédication.

Au jour de l'Ascension, les Apôtres sont-ils prêts à entreprendre leur mission évangélisatrice ? Non, m. f. Il leur manque en effet trois conditions indispensables : leur science n'est pas complète ; dans ce qu'ils savent ils peuvent errer ; enfin le courage leur manque pour affronter tous les obstacles que cette tâche suppose.

Leur science n'est pas complète. C'est Jésus lui-même qui le leur déclare : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas encore en état de les comprendre. » (Jo., XVI, 12). Ont-ils d'ailleurs bien compris tout ce qui leur a été enseigné au cours des trois années qui viennent de s'écouler ? Après l'audition des paraboles, après les explications qu'ils en ont demandées, leur intelligence s'est sans doute ouverte partiellement à la vérité, mais ces principes sont restés dans le domaine de la théorie ; ils ne sont pas devenus des générateurs d'activité et des règles de vie.

S. Pierre a confessé la divinité du Sauveur, ce qui lui a valu des éloges ; mais aussitôt après il entreprend de réformer par les vues de sa propre sagesse le plan divin qui lui est révélé. Les Apôtres ont entendu proclamer les béatitudes évangéliques ; s'en sont-ils trouvés transformés ? Peu de temps après, on les retrouve discutant entre eux sur des questions de prééminence ; Jacques et Jean rêvent des premières places dans un royaume terrestre.

Trois Apôtres ont été témoins de la Transfiguration ; après la vision et les paroles qui l'ont accompagnée, aucun doute ne saurait subsister : Jésus est vraiment Dieu et, comme tel, souverain Maître de toutes choses ; rien n'arrivera que par son ordre ou sa permission ; sa Passion sera donc volontaire. Bien plus, cette Passion est prédite à tous en termes formels : c'est donc qu'elle est voulue par Dieu et il ne faudra pas l'attribuer à la faiblesse. Mais S. Luc note que les Apôtres ne comprennent rien à ces révélations (XVIII, 34) ; et l'événement le montrera bien. A Gethsémani ils s'enfuiront déconcertés et leur désarroi sera ensuite tel qu'ils tiendront la Résurrection pour impossible ; ce n'est que sur des arguments d'une aveuglante évidence qu'ils reviendront de leurs préjugés. Comment seraient-ils alors des prédicateurs dont les convictions ardentes et l'exemple de la vie constituent la principale force persuasive ?

Ils savent donc bien peu de chose, mais même en ce qu'ils savent ils ne sont pas exempts d'erreur. Cela suffit pour rendre leur action inefficace, car il est impossible de croire fermement, par-dessus toutes choses, à une vérité, on ne saurait être prêt à verser son sang pour elle s'il y a le moindre soupçon qu'il s'y mêle une erreur. Si donc les Apôtres ne se montrent pas revêtus d'un caractère d'infaillibilité manifeste, ils pourront bien rencontrer quelque crédit, ils auront des adeptes, voire des admirateurs enthousiastes ; ils fonderont une école de philosophie semblable à celles dont s'enorgueillit la Grèce ; mais jamais ils n'allumeront le flambeau de la foi dans une seule âme, jamais ils ne fonderont l'Eglise.

Or la formation intellectuelle qu'ils venaient de recevoir de Jésus ne leur avait nullement conféré le privilège de l'infaillibilité. Des lumières nouvelles avaient bien été communiquées à leur esprit, mais elles étaient venues de l'extérieur ; aucune force n'avait accru la pénétration naturelle de leur intelligence. De la sorte, l'enseignement donné avait eu en eux le sort commun de toute doctrine transmise à des disciples : il pouvait avoir été mal compris, mal interprété ; l'erreur pouvait s'y glisser à côté de la vérité ; le temps, ce grand ennemi de la mémoire, allait introduire des altérations ; les opinions communément reçues parmi le peuple allaient s'amalgamer avec les enseignements de Jésus ; enfin les Apôtres, non rompus aux subtilités de la philosophie, seraient impuissants à discerner les erreurs et à les combattre. S'ils restaient dans cette condition, leur inaptitude à répandre la lumière divine ne pouvait être mise en doute.

Enfin le courage leur manquait. Et dans la circonstance, c'était plus que du courage, c'était un véritable héroïsme qui était nécessaire. Il fallait d'abord renoncer à tout le passé, à la famille, à la patrie, aux occupations familières, au modeste patrimoine. Il fallait ensuite se lancer dans l'inconnu : au point de vue simplement matériel, plus d'une préoccupation surgissait : où irait-on, comment vivrait-on, comment apprendrait-on les langues étrangères, comment prêcherait-on, ignorant comme on l'était ? Puis, l'hostilité des dirigeants était à prévoir, que deviendrait-on en cas de persécution ? Ne serait-on pas, en l'absence de toute défense humaine, balayé comme un brin de paille dans la tempête ? Autant de questions bien faites pour amollir les courages les mieux trempés.

Et ceux à qui était proposé ce programme, c'étaient des hommes dont la pusillanimité s'était manifestée dans plus d'une occasion. Une véritable transformation devait donc s'opérer en eux, sinon il était bien à craindre que jamais ils ne missent les pieds hors du Cénacle. Epouvantés à la seule pensée de braver le Sanhédrin, jamais ils n'oseraient articuler même une parole en public.

Notre-Seigneur, en les choisissant, savait tout cela. Mais précisément, plus la mission dépassait les forces humaines, plus les instruments étaient naturellement incapables de faire le travail, plus aussi la puissance divine, qui parviendrait à ses fins, paraîtrait avec éclat. Il remonterait au ciel par son humanité, mais sa présence se perpétuerait auprès de ses Apôtres. Il les assisterait comme Dieu, en semant les prodiges sous leurs pas ; il serait en eux surtout par le St-Esprit qui procède de lui et dont il ne se sépare jamais. Ainsi, quoique d'une manière invisible, il parachèverait son œuvre et ferait d'eux des conquérants de l'univers. En fin de compte, c'est à Dieu que reviendrait toute la gloire.

Cependant le propre de Dieu est d'agir sans rien brusquer. Il possède l'éternité ; il possède aussi le secret des interventions souverainement efficaces ;

c'est pourquoi il attend patiemment son heure. Avant de quitter la terre, les dernières paroles de Jésus avaient été pour tracer le programme de l'apostolat de l'Eglise, mais le moment d'en entreprendre la réalisation n'était pas encore venu. Il fallait attendre « la vertu du St-Esprit » et c'est alors seulement que les Apôtres seraient ses « témoins en Judée, en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Act., I, 8).

La Pentecôte est le premier acte de l'accomplissement de la promesse. Le St-Esprit paraît en forme de langues de feu et nous apprenons ainsi la nature des effets qu'il accomplit sur les hôtes du Cénacle.

Le feu éclaire ; ainsi, comme le montre ce symbole, l'esprit des Apôtres s'illumine ; c'est à ce moment que se réalise cette parole du Sauveur : « Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. » (Jo., XVI, 13). Non seulement ils savent ce qui ne leur a pas encore été révélé, mais de plus ils comprennent ce qu'ils ont entendu et sont capables d'en tirer des conséquences. Voyez S. Pierre discourir devant la foule : il cite Joël et les Psaumes de David avec l'habileté du rabbin le plus versé dans la science des Saintes Ecritures, afin d'établir le caractère messianique de Jésus. D'où lui vient cette dialectique serrée, sinon du St-Esprit ? Ainsi chacun des Apôtres, enrichi de la connaissance de nouvelles vérités et d'un surcroît de lumière intellectuelle, sera le fidèle organe de la pensée divine. Outre les maximes contenues dans l'Evangile, il pourra prêcher par écrit ou oralement les vérités dont il aura directement reçu la communication. Le dépôt de la Révélation sera donc double : l'Ecriture et la Tradition, la seconde interprétant et complétant la première. A la mort du dernier d'entre eux, S. Jean, il sera comme scellé et nul ne pourra y ajouter quoi que ce soit ; le rôle de l'Eglise, qui héritera de l'infaillibilité des Apôtres grâce à l'assistance du St-Esprit, sera uniquement de le garder, de le scruter et de le défendre contre l'erreur.

Le feu est aussi une source de chaleur. Jusque-là les Apôtres avaient cru aimer Jésus, mais dans ce sentiment il y avait une bonne part d'égoïsme et de présomption. Aujourd'hui leur cœur s'embrase au foyer de la céleste charité. Mieux que par des paroles, ils tiendront à s'affirmer par des actes. Pour leur Maître ils consentiront à la fatigue et aux sacrifices. Ils ne seront satisfaits que quand ils lui auront rendu le suprême témoignage d'attachement en mourant pour lui. En attendant, leur zèle ne connaît plus de bornes : ils brûlent du désir de gagner les âmes à Dieu. « *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto*. Tous furent remplis du St-Esprit, » dit une antienne des Vêpres. Et le résultat immédiat est celui-ci : « *Cœperunt loqui*. Ils se mirent à prêcher. » Ils tiennent un langage étrange ; ils proclament une doctrine qui heurte de front les tendances de la nature humaine. Et pourtant leur parole trouve un écho merveilleux. Les foules se convertissent, ils fondent des chrétientés dans les principaux centres. Au début ils demeurent en Palestine, mais bientôt ils abordent le monde païen. Peu d'années après, S. Pierre, écrivant la première encyclique papale, nous montre l'Asie Mineure entière évangélisée et possédant des disciples du Christ. Rome elle-même, la capitale du monde, abrite bientôt un noyau fervent de fidèles. C'est le St-Esprit qui continue d'agir et qui agira jusqu'à la fin du monde. Il se rit des calculs humains. Vent impétueux, rien ne lui résiste et il renverse tous les obstacles. Sa cause est assurée du triomphe.

* *

Si l'Eglise a eu sa Pentecôte solennelle, chacun de nous, m. f., a la sienne. Elle est invisible et se passe au plus intime de l'âme, rien ne la signale au dehors, et pourtant elle accomplit en nous de merveilleuses transformations. Elle a lieu au baptême, où le St-Esprit prend possession de nous ; elle se renouvelle quand nous recevons les sacrements, car alors nous obtenons un accroissement de grâce sanctifiante, ce qui veut dire que l'habitation divine s'intensifie en nous. Il en est de même chaque fois que par nos bonnes œuvres nous méritons cette même faveur. Remercions le St-Esprit de ce qu'il daigne nous combler de ses dons et, comme nous le chantions dans la Prose il y a un instant, prions-le de nous accorder « le mérite de la vertu, une bonne mort et la joie éternelle. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XXX

LA PURETÉ

I. — Les fautes contre la pureté et leur gravité. Différence entre la tentation et le péché consenti. Comment se comporter dans les cas douteux. Dangers de l'impureté.

II. — Les occasions de commettre les fautes : cinémas, théâtres, livres, journaux, réunions, mauvais camarades. Nécessité de la vigilance et de la fuite des occasions.

III. — Notre principal ennemi réside en nous. Nécessité de se dompter. Les moyens principaux d'y parvenir : mortification, prière, confession et fréquente communion.

Mes chers enfants,

Parmi les tentations plus spéciales à votre âge, il en est une contre laquelle je suis bien obligé de vous mettre en garde, malgré la répugnance que l'on éprouve à aborder un sujet aussi délicat et désagréable : c'est celle qui s'oppose à la vertu de pureté.

I

L'impureté n'est pas exclusivement un péché de la jeunesse, mais ce sont les adolescents surtout qui risquent de se laisser prendre à ses pièges, parce qu'ils les connaissent peu et savent moins s'en défendre. Il vous faut cependant savoir que, dans votre situation actuelle, Dieu vous défend avec sévérité certaines jouissances qui sont opposées à l'ordre

qu'il a établi en ce monde. Nous n'avons pas, pour l'instant, à rechercher les motifs, pourtant graves, sages et essentiels, qui ont déterminé cette interdiction. Le fait est là, certain, indiscutable. Non seulement tout acte mauvais, mais encore le moindre désir, la moindre pensée, la moindre parole qui tendraient à ternir en vous cette fleur délicate de la chasteté chrétienne, constitue un péché mortel.

Comprenons-nous bien. Au fur et à mesure que vous grandissez, il peut vous arriver plus fréquemment de ressentir des impressions que, vous-mêmes, vous jugez honteuses. Tant que vous résistez à cela, courageusement, il n'y a pas l'ombre d'une faute. Le démon, qui rôde toujours autour de vous pour tâcher de s'emparer de votre âme, cherche à vous entraîner par ce moyen, comme par l'orgueil, par la gourmandise, par la paresse, par cette multitude de défauts dont nous portons tous en nous les germes. C'est son rôle, néfaste tant que l'on voudra, mais naturel pour lui. En ce qui vous concerne, la faute ne commencerait qu'à l'instant précis où vous donneriez votre consentement aux suggestions du démon. Si vous acceptez de vous arrêter aux images malsaines qu'il vous présente, vous vous mettez immédiatement en révolte contre la loi que Dieu nous a fixée. Et sur ce point la désobéissance est tellement importante qu'elle nous prive de la grâce divine, nous constitue en état de péché mortel et nous expose à la damnation tant que nous ne nous serons pas réconciliés par un regret sincère et le sacrement de Pénitence.

Entre ces deux points extrêmes — la résistance énergique et le consentement certain — il se rencontre des situations intermédiaires. Parfois, sans adhérer au mal, on se laisse bercer un moment par lui, d'une façon vague et imprécise ; et l'on se demande ensuite si, oui ou non, on a consenti au mal et si, par conséquent, on est coupable. Que faire dans ce cas ? La doctrine catholique qui nous prescrit de confesser tous nos péchés graves, nous autorise à ne déclarer en confession que ceux qui ont été sûrement commis. Et pour qu'un péché soit mortel, trois circonstances sont requises : il faut la matière grave — et elle se rencontre dans la situation qui nous occupe, — la pleine compréhension de la désobéissance et la pleine acceptation du mal.

Dans la rigueur de la règle, lorsque vous doutez d'avoir bien compris la faute ou de l'avoir pleinement voulue, vous n'êtes pas obligés strictement d'en soumettre l'aveu à votre confesseur. Même si vous n'en dites rien, votre aveu sacramentel sur les autres points sera valable. Mais, en pratique, permettez-moi de vous donner un conseil sans vous l'imposer. Dans tous les cas incertains, il est infiniment préférable que vous exposiez à votre directeur spirituel l'état de votre âme troublée. Nul n'est bon juge dans sa propre cause. Le prêtre à qui vous livrerez votre secret, et qui le gardera inviolablement, est plus expérimenté que vous ; il appréciera d'une façon plus nette et plus juste votre culpabilité possible et sa décision, quelle qu'elle soit, rendra la paix à votre conscience. De plus, vous aurez ainsi fait, pour plaire à Dieu, un effort méritoire et qui sera récompensé.

Mais revenons-en à la théorie générale. L'impureté volontairement consentie est néfaste à l'âme dont elle tue la sainteté ; elle est extrêmement périlleuse pour le corps qu'elle use prématurément ; elle dégrade les facultés les plus nobles de l'homme ; elle aboutit à déshonorer celui qui s'y abandonne. Voilà tout autant de raisons pour la fuir avec plus de soin que nous n'éviterions les pires maladies physiques, la peste ou le choléra. On a dit souvent que ce vice était la lèpre de l'âme : faisons tout ce que nous pourrons pour ne pas devenir semblables aux lépreux, et même plus misérables que les lépreux, car ces derniers verront leur souffrance corporelle s'achever avec la vie ; tandis que le malheur des lépreux impurs ne se développera pleinement que dans les supplices éternels qui les châtieront.

Une dernière remarque s'impose : le péché dont nous parlons est un de ceux dont on prend le plus facilement l'habitude ; une fois l'habitude contractée, il est très dur de s'en défaire. Nous agissons donc sagement et saintement en ne nous laissant jamais entraîner, pas même une fois, sous aucun prétexte, en prenant sans retard tous les moyens pour réparer les défaillances possibles d'un moment de surprise, en évitant enfin les occasions qui risqueraient de nous amener à succomber.

II

Ces occasions de péché ont, de tout temps, été nombreuses. Jamais peut-être elles ne l'ont été comme de nos jours. On ne peut plus circuler dans les rues d'une ville sans se heurter à des affiches cyniques, à des kiosques où les publications les plus grossières étalent leurs titres et leurs illustrations. Voulez-vous aller au cinéma (ce qui n'est peut-être pas une distraction très intellectuelle, mais ne constitue pas, en principe, un péché) ? Vous en serez souvent détournés par la crainte prudente et justifiée des films dégradants dont vous ne devez pas souiller votre regard. Les théâtres en sont maintes fois descendus à rivaliser de turpitude avec le café-concert.

Il y a pire : la tentation ne se borne pas à circuler sur les boulevards, à s'installer dans les lieux publics, sous l'œil indulgent d'une police démoralisée : elle se glisse dans vos demeures. Qui ne reçoit pas, à notre époque, un ou plusieurs journaux, accompagnés de diverses revues ? Mais combien pourrait-on citer de revues et de journaux qui aient franchement, scrupuleusement, le respect de la morale et de la dignité de leurs lecteurs ? Il en reste, sans doute, quelques-uns, mais ils ne forment qu'une minorité. Chez vous, encore, risquent de pénétrer le livre moderne et le livre à la mode, qui en théorie ne sont pas mauvais par le seul fait qu'ils sont modernes et à la mode, mais qui, en pratique, n'ont été déclarés modernes et mis à la mode que parce qu'ils étaient pervers et pervertisseurs.

La tentation s'insinuera même dans votre intimité

plus stricte. Vous aurez, même dans le cercle de vos relations les plus correctes ou de vos camarades les plus cordiaux, vous aurez à entendre des conversations qui n'auraient pas dû être tenues, à rougir de certains exemples débraillés qui offensent autant le bon goût que la vertu.

Que de choses il faudrait signaler encore : les danses actuelles, les modes indécentes, le laisser-aller général, et cette tenue équivoque de la foule qui nous ramène aux jours les plus dévergondés du Directoire !

Le mal est donc universel. Est-ce une raison pour se décourager ou se laisser entraîner par le courant ? Bien au contraire. Il n'y a que les lâches qui s'abandonnent et qui, comme les moutons du vieux Panurge, vont se noyer dans les gouffres du péché parce que d'autres, avant eux, ont eu la sottise de se jeter à la mer. Les forts, au contraire, ceux qui savent clairement discerner le devoir et se sont juré de rester fidèles, ceux-là se préparent à une résistance d'autant plus vigoureuse que les attaques sont plus fréquentes et plus vives.

Pour ne pas être surpris, une extrême vigilance s'impose d'abord. Il vous est souvent facile de prévoir que tel film ou tel spectacle peut être malsain pour vous : ayez donc le courage d'y renoncer sans regret. Vous n'avez pas le droit de vous exposer au péril, car l'Esprit-Saint vous a bien prévenus, infailliblement, que « celui qui aime le danger y périra » (Eccli., III, 27). Ne vaut-il d'ailleurs pas mieux, infiniment, se priver d'une jouissance éphémère et douteuse, plutôt que de risquer son honneur, sa sainteté et son paradis éternel ? Dieu, du reste, se chargera de récompenser magnifiquement les sages et les braves qui lui seront restés fidèles.

Si vous tenez sincèrement à ne pas avoir à lutter contre des suggestions trop terribles, habituez-vous, sans hésiter, à repousser l'ennemi dès que vous commencez à soupçonner sa présence. *Principiis obsta :* le vieil adage garde toute sa valeur à travers les siècles. L'expérience confirme d'ailleurs cette règle. Il arrive, malheureusement, à trop d'âmes jeunes de se laisser bercer par la sirène infernale. Sous prétexte qu'un livre est léger sans être obscène, sous prétexte que tel compagnon est charmant quoique un peu libre, sous prétexte qu'on est assez fort pour se défendre, sous prétexte qu'on ne veut pas aller jusqu'à la désobéissance mortelle, sous mille autres motifs aussi spécieux, on se permet certaines imprudences qui, rapidement, dégénèrent en fautes vénielles ; de là au péché grave il n'y a plus qu'un pas, — et il est trop souvent franchi presque sans qu'on y ait pensé.

Une seule attitude est donc certaine : celle de l'énergie toujours en éveil. Vous connaissez les occasions qui vont tendre des pièges à votre faiblesse ; agissez en conséquence. Refrénez votre curiosité indiscrète ; rejetez les imprimés de tout format et de tous noms qui pourraient troubler vos cœurs ; fuyez les réunions, les dancings, les salons même où la contagion pourrait vous atteindre ; éliminez sans pitié du groupe de vos amis les jeunes gens qui, par leur conduite et leur langage, ne sont pas dignes de frayer avec vous.

III

Cette fuite des occasions est un grand préservatif contre la maladie mortelle de l'impureté. Malheureusement, s'il est excellent à l'égard de nos adversaires extérieurs, il en rencontre un qu'il ne suffit pas à écarter. Notre ennemi le plus acharné et le plus constant, c'est nous-mêmes. Celui-là nous ne pouvons pas le fuir, mais nous sommes à même de le combattre.

Il ne faut pas nous dissimuler que nous sommes affligés, comme le reste des humains, des tendances les plus fâcheuses. Si Pascal n'avait pas employé le mot, on hésiterait à dire qu'il y a dans l'homme, à côté de l'ange, une « bête ». C'est pourtant vrai, trop vrai. Mais dans le duel entre l'ange et la bête, c'est l'animal qui doit être vaincu. S. Paul nous a appris par son exemple à châtier notre corps et à le réduire en servitude, afin qu'il n'empiète pas sur les droits de l'être immatériel et supérieur que nous portons en nous.

Quels procédés emploierons-nous pour cela ? La mortification, d'abord. Vous ne serez chastes que si vous savez être durs pour vous-mêmes. Celui qui se livre douillettement à toutes ses sensualités plus ou moins anodines, finira par choir dans les voluptés interdites ; celui, au contraire, qui mettra un frein à ses goûts, qui dominera ses caprices, se trouvera fort au moment des grandes luttes. Il ne s'agit naturellement pas de vous proposer des mortifications disproportionnées à votre âge, des macérations comme il s'en pratique dans quelques cloîtres plus austères. Mais ce n'est pas trop vous demander de sacrifier quelques plaisirs pour réduire les exigences de votre chair, afin d'assurer en vous la prédominance d'une droite volonté. Il est possible de se priver un peu, de renoncer à quelques futilités qui flattent dangereusement nos sens ; et si vous faites cela, le bénéfice sera immense, car c'est par ces petites victoires quotidiennes que vous vous entraînerez aux grands triomphes de la vertu.

Vous aurez soin, du reste, de joindre à votre effort personnel le secours énorme de la prière. Ne comptons jamais sur nous-mêmes, car nous sommes des êtres fragiles que la moindre poussée peut abattre. Comptons sur le Dieu qui agit en nous, avec nous et pour nous. Là est le secret du succès. Le jeune homme qui ne prie pas ou qui prie routinièrement, d'une façon lassée et comme indifférente, n'arrivera pas à dompter les passions qui bouillonnent en lui. Adressez-vous donc souvent, avec une confiance respectueuse, avec une ferveur toujours renouvelée, aux grands protecteurs que le ciel vous offre : à votre ange gardien qui a la responsabilité de vous protéger, aux saints qui ont passé par les mêmes épreuves que vous et qui s'intéressent à votre succès dans les luttes pour la pureté, à la T. S. Vierge, Mère très pure, qui soutiendra avec une particulière sollicitude vos tentatives vers le bien,

au bon Dieu lui-même qui vous enverra ses grâces de choix pour garantir votre fidélité.

Surtout n'oubliez pas les deux auxiliaires principaux que le Seigneur veut bien mettre à votre disposition pour vous seconder d'une manière particulièrement puissante : la confession fréquente et la communion, si possible, de chaque jour. L'aveu que vous ferez au prêtre de vos luttes, de vos défaites, s'il s'en produisait par malheur, assurera la paix de votre âme et décuplera votre énergie. Nous avons déjà dit tout à l'heure comment il est bon de se comporter au tribunal de la Pénitence. Laissez-moi, dans votre intérêt, insister à nouveau sur ce point. Qu'aucune fausse honte, qu'aucune timidité mal placée ne vous entrave.

Au simple point de vue humain, votre directeur de conscience est déjà documenté depuis longtemps sur les fluctuations des âmes humaines : vous n'avez donc à craindre ni de le scandaliser, ni de baisser dans son estime ; tout au contraire, il sera édifié de votre franchise et de votre persévérante bonne volonté. Quant au point de vue surnaturel, vous éprouverez bientôt l'avantage immense qu'il y a de se sentir souvent réconforté, pardonné quand il en est besoin, relevé et poussé vers le but qu'il faut à tout prix atteindre.

Enfin, pour couronner l'œuvre, vous vous unirez à Jésus, chaque matin si vous le pouvez, au moins le plus fréquemment que vous le permettront les circonstances. L'Eucharistie est « le vin qui fait germer les vierges, *vinum germinans virgines* » ; c'est elle qui nous apporte l'inappréciable concours du Dieu qui met en fuite les idées mauvaises et les désirs malsains. Renouvelez donc, constamment, votre contact avec le Christ. L'enfer qui vous guette à chaque instant n'osera s'approcher de vous tant que la présence de Jésus défendra l'entrée de vos cœurs. Ainsi soit-il.

XXXI

Pentecôte

LES DONS DU SAINT-ESPRIT

I. — La retraite des Apôtres au Cénacle, son but ; elle se propose à notre imitation. Sa récompense : la venue de l'Esprit-Saint.

II. — Le St-Esprit vient en nous avec ses dons ; les dons de sagesse, d'intelligence et de science.

III. — Les dons de conseil, de piété, de force et de crainte.

Mes chers enfants,

« *Non relinquam vos orphanos.* Je ne vous laisserai pas orphelins » (Jo., XIV, 18), avait affirmé Jésus à ses disciples en les préparant à sa prochaine Ascension. Et Dieu ne manque jamais à sa parole. Après que les Apôtres consternés l'eurent vu disparaître, voilé par les nuages, ils aperçurent des anges qui descendaient vers eux pour leur dire de sa part : « Que regardez-vous, Galiléens? Ce Jésus qui vient de se dérober à vos yeux reviendra pour juger les vivants et les morts. »

Fortifiés par cette espérance, les Onze reprirent la route de Jérusalem pour y attendre la venue du Paraclet que le Christ leur avait promis. Ils s'enfermèrent, avec Marie, dans la salle même de la Cène qui avait vu s'accomplir le prodige de l'institution de l'Eucharistie. Et là, ils se mirent à implorer le Seigneur.

I

Réfléchissons un instant sur la grande leçon qu'ils nous donnent ici. Ces hommes si dévoués, si généreux, qui s'étaient offerts corps et âme à la cause divine, connaissaient leur propre faiblesse. Ils se souvenaient qu'ils étaient tombés naguère et s'étaient cachés au lieu de défendre Celui qui voulait bien les nommer ses amis. Ils se rendaient compte que leurs énergies personnelles étaient de beaucoup inférieures à accomplir l'œuvre qui leur était confiée : l'évangélisation de l'univers. Mais ils se rappelaient aussi que Jésus leur avait dit : « Demandez et vous recevrez. » Alors vaillamment, avec persévérance, ils se mirent à réclamer du ciel le secours indispensable à la tâche qui leur incombait.

L'exemple que nous puiserons ici sera celui de la méditation et de la retraite. Pour obtenir les faveurs du Très-Haut, il faut savoir se retirer du monde qui nous distrait sans cesse par ses fêtes et ses affaires, qui nous empêche de nous recueillir et de songer à notre destin. Cela demande une certaine force, car tous nos instincts nous portent à nous détourner des choses abstraites et saintes pour ne nous préoccuper que de la minute présente. « *Carpe diem* », disait Horace. Peut-être résumait-il ainsi le code de la sagesse païenne ; mais, à coup sûr, sa maxime matérialiste était en opposition formelle avec la sagesse qui vient de Dieu. Ce n'est pas à un instant, si vite évanoui, qu'il convient de s'attacher. C'est à l'avenir permanent auprès duquel nos fluctuations présentes ne sont qu'un méprisable néant.

Lors donc que notre âme se sent inquiète, irrésolue, chancelante sous ses croix diverses, ou anxieuse en face d'une résolution difficile à prendre, imitons les premiers amis du Christ. Retirons-nous dans le silence et la prière pour nous rapprocher du Seigneur et attendre qu'il daigne nous éclairer. Ce procédé est infaillible lorsqu'il est employé avec une foi et une confiance surnaturelles.

Les Actes des Apôtres nous le prouvent d'ailleurs en nous racontant comment fut récompensée la piété des disciples. Après neuf jours de supplications ardentes, lorsque, pour la dixième fois, l'aurore se levait sur leur attente anxieuse, un grand bruit ébranla la maison où ils étaient retirés. Des éclairs les éblouirent et, sous le symbole de langues de feu, l'Esprit-Saint descendit afin de s'emparer de leurs âmes. Aussitôt ces hommes timides se trouvèrent transfigurés. Sous l'impulsion du Dieu qui les lançait à la conquête du monde, ils se levèrent, enivrés de zèle et d'enthousiasme, pour promulguer la bonne Nouvelle. Sur-le-champ, ils accomplirent ce premier miracle de faire simultané-

ment comprendre leur prédication par les étrangers de toute langue, Grecs, Syriens, Arabes, Crétois, que les solennités pascales avaient fait affluer dans la Ville sacrée. Un événement aussi prodigieux ne pouvait retomber dans l'oubli, et c'est pourquoi l'Eglise a tenu à en commémorer chaque année le souvenir, au jour de la Pentecôte.

Mais il y a mieux encore. La Pentecôte n'est pas seulement pour nous le rappel de la venue du Saint-Esprit sur terre. Elle peut, si nous le voulons bien, renouveler en chacune de nos âmes une merveille analogue, en nous infusant à nouveau l'Esprit divin que, nous aussi, nous avons reçu. Car il est essentiel de se souvenir que, nous aussi, tout comme les Apôtres, nous avons été visités par lui. La plupart d'entre vous ont déjà reçu le sacrement de confirmation ; les plus jeunes le recevront bientôt. Or qu'est-ce que la confirmation, sinon l'invasion du Paraclet en nous-mêmes ? Quand l'évêque nous oint du chrême salutaire, une opération surnaturelle se produit dans l'intime de notre être. Dieu, qui s'était déjà assuré de nous au baptême, en nous acceptant comme ses fils, prend une possession plus complète de notre âme. Il nous consacre comme ses soldats, et pour nous permettre de réaliser tout le bien qu'il attend de nous, il nous infuse son Esprit avec les dons qui l'accompagnent, dons magnifiques qui nous mettront à même d'accomplir son œuvre.

II

Il y a une différence capitale entre la mission du Rédempteur et celle du Paraclet. Tandis que Dieu le Père avait envoyé son Fils parmi nous d'une façon visible mais transitoire, Jésus au contraire nous envoie l'Esprit-Saint d'une manière invisible mais permanente. La contradiction n'est qu'apparente. Nous avons eu l'occasion d'expliquer naguère comment la présence sensible d'un Dieu sur terre aurait diminué le mérite de notre croyance. Cet inconvénient n'existe plus dès lors que la divinité ne se manifeste pas ouvertement à nous. Et voilà pourquoi le Saint-Esprit peut élire domicile dans nos cœurs, pour nous aider à vivre selon les lois du ciel.

Mais quand il vient nous visiter, le Très-Haut ne se présente jamais les mains vides. Il sait trop à quel point nous avons besoin de ses bienfaits. Aussi la troisième Personne de la Sainte Trinité veut-elle bien nous accorder, en descendant en nous, ces surnaturelles richesses que l'on appelle ses sept dons. Pourquoi faut-il que nous négligions si souvent ces inestimables faveurs que le Seigneur ne nous offre que pour notre salut ? Ne serait-ce pas parce que nous n'en comprenons ni la valeur ni la portée ? Prenons donc la peine de mieux les examiner, dans le but de les utiliser plus parfaitement à l'avenir.

On peut les diviser en deux groupes : l'un s'adressant plutôt à notre intelligence, l'autre plutôt à notre volonté.

Le premier groupe comprend les dons d'Intelligence, de Sagesse et de Science. De prime abord, ils paraissent représenter, à peu près, la même grâce. Il n'en est rien en réalité. Pour bien comprendre ce qui les différencie, il importe de ne pas prendre les mots qui les désignent dans une acception vulgaire. Ce n'est pas pour développer nos facultés dans un sens profane que l'Esprit nous fait la grâce de nous visiter. Un homme peut être relativement borné et ignorant au point de vue du monde, comme l'était, par exemple, le saint Curé d'Ars, et posséder en même temps des vues merveilleusement étendues et profondes sur les horizons de l'au-delà. Le bon Dieu considère comme fort négligeables nos préoccupations de succès ou de science. La science qui l'intéresse, c'est celle que nous ne comprenons pas assez et qui néanmoins est capitale : celle de l'éternité.

Ce principe admis, analysons brièvement les secours accordés, pour notre sanctification, à notre débile intelligence. Nous trouvons d'abord le don qui porte le nom même de la faculté qu'il illumine. Le don d'*Intelligence* a pour but de nous faire comprendre les vérités religieuses et discerner nos véritables intérêts surnaturels. Le but est donc double. Il nous permet d'atteindre à la connaissance des dogmes qui orienteront notre vie. Notre-Seigneur, en effet, a bien mis sa Révélation à la portée des âmes les plus simples ; mais à la condition que celles-ci seraient éclairées et guidées par Dieu dans leur recherche de la vérité. Privés de cette aide toute-puissante, nous serions incapables de pénétrer le mécanisme des doctrines dont l'ensemble constitue la foi. Ou, si nous parvenions à nous convaincre des grands principes à l'aide de quelques raisonnements philosophiques dans le genre de ceux qui démontrent même aux incrédules l'existence de Dieu, nous n'arriverions pas à en tirer les conclusions salvatrices. Parce qu'ils se fient trop à leurs lumières personnelles et pas assez aux directives de l'Esprit, trop de chrétiens s'égarent et s'abusent, prennent des chimères pour des réalités et n'aboutissent qu'à de désolants échecs. S'ils utilisaient le don d'intelligence, ils marcheraient plus sûrement à la perfection.

Ce premier bienfait est complété par le don de *Sagesse* qui, double lui aussi, nous aide d'abord à juger sainement des choses divines et ensuite à en goûter la saveur. L'homme charnel ne peut s'élever par ses propres moyens jusqu'à cette saine appréciation des réalités saintes qui diffèrent tant des apparences où nous nous complaisons vainement. Il y a un abîme entre le monde matériel et l'univers mystique. Dieu seul est assez puissant pour nous élever au-dessus du gouffre et transporter notre pensée sur l'autre rive, la rive céleste, interdite aux clartés bornées de notre esprit. Et c'est ce que l'Esprit-Saint réalise quand il nous fait la grâce d'envisager tout, hommes, événements et choses, sous l'angle de l'éternité. C'est alors, alors seulement, que nous prenons goût à la vie sainte, parce que nous avons enfin aperçu sa douceur et sa beauté.

Vient ensuite le don de *Science*. Celui-là stimule notre désir naturel de connaître, mais il nous fait considérer les créatures sous l'angle surnaturel. Il nous les montre comme des reflets de la splendeur

du Créateur, dans la simplicité duquel existent éminemment toutes les perfections que nous voyons séparées les unes des autres, éparses et incomplètes en elles. Il nous révèle en même temps la fragilité des biens de ce monde. Par lui, nous scrutons la nature et les possibilités saintes de notre âme. Nous apprenons à reconnaître le bien qu'il nous faut pratiquer et à discerner les écueils ou les pièges que notre éternel ennemi dresse sur notre passage. Il achève de nous instruire sur les conditions de notre salut.

III

Tout ceci constitue le premier stade que l'on pourrait appeler illuminateur. Mais, comme eût dit Pascal, toute connaissance est vaine qui ne se tourne pas à aimer. Non seulement vaine, mais source de culpabilité, puisqu'on repousse alors les conséquences obligatoires de la vérité reconnue. Aussi le divin Paraclet, après avoir secouru notre esprit, tient-il à renforcer notre volonté qui, sans lui, ne serait jamais assez vaillante pour accomplir les actes nécessaires.

Par le don de *Conseil*, il nous indique la volonté de Dieu en telle ou telle circonstance et nous incline à nous y conformer. Il ne le fait qu'avec une délicatesse extrême, car Dieu ne veut, à aucun prix, attenter à la liberté dont il fit notre plus précieux apanage. Nous ne sommes pas poussés par le Seigneur : nous nous déterminons par nous-mêmes et nous restons sans cesse libres de prendre, sous notre responsabilité, une décision contraire à ce qu'il voudrait. Mais le Saint-Esprit nous suggère des pensées droites et des intentions fortes ; il nous sollicite tendrement et nous engage à pencher du côté du bien. Dans quelle mesure ces suggestions divines produisent-elles des effets en nous ? C'est tout le problème de la conciliation de la liberté avec la grâce. Ne cherchons pas à pénétrer dans les subtiles controverses qui sont le domaine réservé des docteurs ; nous sommes certains d'une chose, c'est que Dieu ne nous force pas à obéir malgré nous, mais nous prodigue les encouragements précieux qui nous permettent d'atteindre le but.

Le don de *Piété* survient alors pour nous faciliter la tâche. On ne fait réellement bien que ce que l'on aime. S'il nous fallait exécuter sans goût et sans attrait les multiples préceptes du Seigneur, nous serions tentés, par moments, de juger que la besogne est pénible. C'est pourquoi le Saint-Esprit s'ingénie à nous communiquer l'amour de la divinité ; il nous apprend le charme discret des cérémonies religieuses ; il nous initie au plaisir suave que l'on trouve dans l'accomplissement des belles œuvres de charité. Ainsi, en se soumettant aux désirs du ciel, notre âme a l'impression réconfortante de se laisser aller à son propre penchant, très noble et très utile, puisqu'il nous permet d'accroître notre ferveur et d'accumuler des titres aux couronnes que nous réserve l'avenir.

Mais il ne faudrait pas nous alanguir dans une ferveur molle et inopérante. Ce ne sont pas ceux qui se contentent de dire : « Seigneur, Seigneur, » qui remporteront la palme, mais ceux qui agissent et savent se faire violence : « *Et violenti rapiunt illud.* » (Math., XI, 12). Aussi le don de *Force* est-il là pour équilibrer et compléter nos tendances les plus diverses. Il ne s'agit point ici de la force physique ni de la force brutale par laquelle certains hommes arrivent à s'imposer à leurs semblables. La force de l'Esprit divin est tout intérieure. Elle nous incite à nous dompter nous-mêmes, à réagir contre les tentations, à employer toute notre vigueur spirituelle pour l'œuvre de notre perfection. Elle nous engage aussi à lutter pour la cause du Christ et de la vérité. Elle nous enseigne à ne compter pour rien ni les injures, ni les souffrances, ni la mort même, lorsque l'intérêt du Maître est en jeu. C'est le don de Force qui a suscité les martyrs des premiers siècles. C'est encore lui qui vivifie l'Eglise militante et qui lui assurera, jusqu'à son dernier jour, des triomphes sans cesse renouvelés.

Enfin le don de *Crainte* de Dieu couronne l'édifice spirituel. Le Père que nous avons aux cieux et surtout son Fils Jésus ont tellement multiplié les bontés à notre égard, que leur tendresse risquerait peut-être de nous faire oublier leurs grandeurs. Il est bon de nous souvenir que, si nous sommes devenus des fils d'option, nous n'en restons pas moins des sujets et des créatures. Notre amour pour le Très-Haut doit donc se pénétrer d'une certaine terreur, que nous inspirera le souvenir de sa puissance et de son équitable sévérité. Cette crainte même favorise notre charité pour lui, bien loin de la contrarier. Elle ramène, en effet, nos sentiments à la mesure qui convient, et nous avons déjà dit plusieurs fois que c'est dans l'ordre que Dieu se plaît.

* *

Ainsi, par sa douce influence sur notre âme entière, le Saint-Esprit se propose, par bienveillance pure, de nous amener au bonheur éternel. Nous ne saurions lui répéter trop l'expression de notre gratitude. Mais gardons-nous d'oublier les conditions qu'il a mises à ses secours. Il nous offre de tout cœur ses dons : c'est à nous qu'incombe le devoir de les recueillir, de les employer et de les faire fructifier pour notre bonheur et sa gloire. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XXVIII

Pentecôte

LES PROMESSES DE JÉSUS

L'Evangile dont vous venez d'entendre la lecture est tiré du discours que Jésus adressa à ses Apôtres à l'issue de la Cène. L'heure était solennelle, car la séparation approchait, et il importait de prémunir contre le découragement le petit troupeau qui allait demeurer dans le monde au milieu des difficultés de toute sorte, aussi désarmé que des brebis parmi les loups. Dans ce passage, Notre-Seigneur, pour compenser l'émoi causé par l'annonce de son

départ, fait la triple promesse *du séjour de la Sainte Trinité dans l'homme ; — de la venue du St-Esprit ; — de la paix.* Arrêtons-nous à méditer quelques instants sur chacune d'elles.

I

La première affirme un fait qui, à première vue, paraît étrange, mais qu'il faut bien admettre, sous peine de pécher par incrédulité. Ce n'est pas seulement d'une manière métaphorique que les trois Personnes divines viendront dans l'homme, mais au sens plein du mot. Non qu'elles aient à quitter le ciel, car Dieu est infini et par suite se trouve en tous lieux ; mais elles prendront possession de l'âme avec plus d'intensité, à raison d'un titre nouveau.

Ce titre, nous le trouvons indiqué dans notre texte lui-même : c'est l'amour réciproque de Dieu et de sa créature. Quand l'homme réalisera la condition posée : *Si quis diligit me,* Dieu, de son côté, ne se laissera pas vaincre en générosité, mais répondra par un sentiment semblable. Il se nouera alors entre eux les liens d'une amitié ineffable ; la distance infinie créée par la différence des natures se comblera en quelque sorte : Dieu descendra jusqu'à l'homme pour l'élever jusqu'à lui, car, suivant l'adage antique, l'amitié suppose ou produit l'égalité. Ainsi, tandis qu'auparavant il résidait en lui comme la cause première de toutes choses, il y sera en plus désormais en vertu de l'union intime qui existe entre deux amis.

Toutefois, qu'on le remarque : cet amour réciproque ne doit pas être comparé à ce sentiment de complaisance qu'on éprouve pour quelqu'un et qui laisse souvent subsister à son égard un parfait égoïsme inconscient. Aimer, c'est vouloir du bien, et cette volonté doit se traduire par des actes, sous peine de n'être qu'une dangereuse illusion.

L'homme qui aimera Dieu véritablement devra donc procurer, autant qu'il lui sera possible, le bien de Dieu. Et de quel bien peut-il être question ici, sinon de la gloire que Dieu cherche dans ses œuvres, de cette gloire dont le désir lui a fait dicter cette prière : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite » ? L'amour prendra donc ici la forme de l'obéissance ; c'est ce que le Sauveur déclare avec insistance : « Celui qui m'aime gardera ma parole... celui qui ne m'aime pas ne la garde pas. » La dignité de cette parole est très grande, car elle est l'écho de celle du Père céleste : « Mes discours ne viennent pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. »

En retour, Dieu voudra le bien de l'homme, et en lui le vouloir s'identifie avec l'action. Le bien qu'il accordera sera d'un prix infini, car tout est commun entre les véritables amis et Dieu ne peut communiquer l'ensemble de ses richesses qu'en se donnant lui-même, lui, source de tout bien et bien sans limite. C'est ce don qu'on appelle l'état de grâce et qui s'épanouira au ciel dans la lumière de gloire. Ici-bas nous ne le percevons pas, car il est inaccessible à nos facultés naturelles, mais quand une âme en est revêtue, elle possède une beauté qui ravit le cœur de Dieu ; car elle lui représente sa propre image et ses propres attraits, et les expressions les plus tendres de l'amour humain n'expriment que bien faiblement l'ardeur de l'élan avec lequel Dieu et l'âme se portent l'un vers l'autre.

II

Les trois Personnes divines sont présentes et opèrent conjointement en celui qui jouit de l'état de grâce, mais une certaine action est *appropriée* à l'Esprit-Saint, c'est-à-dire attribuée spécialement à lui en raison d'une analogie plus étroite avec ce qui constitue sa personnalité. L'Esprit-Saint procède de l'amour qu'ont le Père et le Fils l'un pour l'autre ; envoyé par eux aux créatures, il est regardé comme l'auteur de ce qui témoigne plus vivement de l'amour de Dieu pour elles : la Rédemption, la grâce, les vertus surnaturelles, la sainteté, par exemple.

Ici le but assigné à sa mission à l'égard des Apôtres est double : 1° il leur *enseignera* tout ce que Jésus leur aura dit ; 2° il le leur *suggérera.*

On pourrait, semble-t-il, considérer ces deux termes comme synonymes ; il nous est tout aussi loisible de leur prêter un sens distinct, afin de discerner plus clairement l'efficacité de cette intervention surnaturelle.

Le St-Esprit, tout d'abord, *enseignera.* On peut le comparer à un maître qui explique à ses élèves la science renfermée dans un livre. Le but de la leçon n'est pas de corriger le texte, mais d'en faire comprendre et apprendre le contenu, en le mettant à la portée des intelligences novices. Ainsi les Apôtres avaient entendu Notre-Seigneur, mais à la manière de ceux qui parcourent un manuel scientifique dépassant leur capacité. Ils en avaient bien saisi quelque chose, mais d'une manière vague, avec des confusions ; la plus grande partie leur en avait échappé. Le St-Esprit devait donc les éclairer et les instruire du sens plénier de l'enseignement reçu.

Il devait aussi le leur *suggérer,* c'est-à-dire le leur rappeler au moment opportun, car ils auraient à prêcher. Or ils étaient inhabiles dans l'art de la parole et la doctrine qu'il s'agissait de propager était nouvelle ; de plus, les auditeurs étaient peu familiarisés avec les idées et les formules par lesquelles elle se traduisait. Enfin il faudrait s'adapter aux circonstances, au tempérament des interlocuteurs, choisir les arguments les plus propres à les convaincre. Tout cela exigeait un art dialectique dont les Apôtres étaient bien éloignés.

Or le St-Esprit comblerait cette lacune. Le biographe de S. Grégoire-le-Grand affirme qu'il vit souvent apparaître une colombe sur la tête de ce pontife tandis qu'il dictait ses livres : c'était un symbole des inspirations qui illuminaient son intelligence. Peut-être aucun phénomène analogue ne se produisit sur les Apôtres, mais on ne saurait douter qu'ils furent l'objet d'une assistance plus puissante encore. Sans parler de l'inspiration proprement dite dont plusieurs furent favorisés en écri-

vant leurs évangiles, épîtres ou apocalypse, leur langage fut en quelque sorte dicté d'en-haut. D'ailleurs Notre-Seigneur l'avait insinué quand il avait fait cette recommandation : « Quand vous serez traduits en justice, ne vous préoccupez pas de ce que vous aurez à dire ; cela vous sera indiqué à cette heure-là ; ce ne sera pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père. » (Math., x, 19-20). Ne serait-il pas téméraire, en effet, de limiter les secours célestes à la seule éventualité d'une comparution en justice ? N'étaient-ils pas plus nécessaires encore quand il s'agissait d'instruire et de convertir les foules ?

III

Enfin Notre-Seigneur promet sa paix. Il précise aussitôt : SA paix, non celle que donne le monde. Celle-ci consiste dans la tranquille jouissance des biens matériels pour la conservation desquels l'homme est parfois induit à pécher ; souvent aussi elle est simulée : « Ils parlent de paix avec leur prochain ; mais ils méditent le mal dans leur cœur, » dit un psaume (XXXVII, 3), car l'esprit du monde, qui crée la convoitise, crée aussi les rivalités, d'où sortent les querelles et les guerres ; enfin elle est imparfaite, car elle n'atteint que l'extérieur. La paix du Christ, au contraire, tend à l'acquisition des biens éternels ; elle est de plus véritable et parfaite, car elle procure le repos à l'âme. Tous peuvent profiter de ses avantages, sans se livrer aux compétitions.

La Sainte Vierge disait à la Bienh. Bernadette : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais en l'autre. » La présente promesse de la paix n'avait pas un autre sens. Nul ne serait soumis à plus de tribulations que les Apôtres ; nul ne serait plus qu'eux dépourvu de ce que le monde recherche. Et pourtant leur Maître ne les avait pas trompés. Sans doute il les récompenserait plus tard magnifiquement et il les ferait asseoir sur les trônes de gloire dont il leur avait parlé. Mais dès cette vie il verserait dans leurs âmes ces joies mystiques qui font aimer la souffrance et y trouver la source d'un bonheur bien supérieur à celui de la terre. S. Paul confessait que dans tous ses tourments il « surabondait de joie » (II Cor., VII, 4). Et quand il souhaitait aux Philippiens « la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment » (IV, 7), il avait, n'en doutons pas, appris à la connaître par expérience et il savait qu'elle était le meilleur bien capable d'être souhaité.

* *

La paix ! Tous les hommes y aspirent. Mais les motifs de crainte ne surgissent-ils pas de tous côtés ? A peine remises d'une guerre meurtrière, les nations de l'Europe articulent des griefs ou se livrent à des manœuvres qui semblent l'annonce de nouveaux conflits plus ou moins lointains. Au sein des Etats eux-mêmes, la situation économique ou politique risque de susciter des troubles. L'Evangile de ce jour nous montre où est la vraie paix : dans l'union avec le Christ. Plus les hommes et les sociétés observeront sa loi, plus Dieu habitera dans le monde ; or là où Dieu est, là règne cette tranquillité qui est un avant-goût de la félicité céleste.

AUX ENFANTS DE MARIE

LX

LE LIS DE LA PURETÉ

Le lis est la fleur par excellence, si belle qu'au dire de Notre-Seigneur lui-même, Salomon dans toute sa gloire n'avait pas son éclat (Math., VI, 29).

I

Que dire pour faire comprendre tout le prix d'une âme pure, de sa beauté, de son lustre ? N'ayant pas une vue directe sur le monde des esprits, le monde intérieur échappant à nos sens, il nous faut, pour en parler quelque peu, recourir à des comparaisons et à des images : or aucune n'est aussi expressive que celle du lis.

Dès que la fleur du lis est éclose, sa légère enveloppe se dépouille sous les rayons du soleil, et bientôt il ne reste plus qu'une corolle blanche qui embaume l'air de ses parfums.

Ainsi, pour qu'une âme ait la pureté, il faut d'abord qu'elle ne soit voilée par aucun nuage, souillée par aucun péché : car le péché, quel qu'il soit, lui imprime toujours une tache et lui enlève une partie, quelquefois la totalité, de sa beauté. Mais la pureté a aussi un élément positif, et qui attire le regard de Dieu et de ses anges : le don céleste de la grâce.

Sur les traits d'une jeune fille vertueuse, la pureté brille comme la lumière à travers un riche cristal. Et c'est pourquoi Dieu l'aime. Si une brebis s'égare, il nous l'a dit, elle lui devient plus chère que toutes les autres, tellement les larmes du repentir touchent son cœur. Cependant l'innocence reste toujours pour Dieu une privilégiée : les mouvements d'affection qu'il ressent à l'égard du pécheur humilié ne sont pas comparables à son amour pour l'âme demeurée fidèle.

Le lis est une fleur tendre et frêle ; sa tige, ses couleurs, sa robe, tout en lui est fragile ; si peu qu'il soit touché, il se flétrit et perd son plus beau charme.

L'innocence n'est pas moins délicate que la fleur de lis. Elle perd son lustre et se ternit au moindre contact mauvais, à la moindre parole imprudente. Si nous voulons lui garder sa fraîcheur, sa simplicité, il faut l'entourer d'une sollicitude active. Afin d'écarter tout ce qui peut lui nuire, nous suivrons le conseil que nous donne S. Ambroise, en faisant une haie autour de notre cœur : de la sorte on ne pourra pas plus en approcher que du lis entre les épines : *sicut lilium inter spinas* (Cant., II, 2), environné comme il le sera d'une garde vigilante, c'est-à-dire de la mortification, du sacrifice, de la prière.

Parce qu'entre toutes les fleurs du jardin le lis s'élève plus haut, il est aussi plus agité et a besoin de jeter des racines plus profondes pour ne pas fléchir : de même l'innocence, exposée sans cesse au souffle de la tentation, a besoin, elle aussi, pour ne pas faiblir, de s'enraciner dans l'humilité, de vivre sous l'égide de la mortification.

Surtout confions ce trésor à la Sainte Vierge. Lorsque des révoltes capables de nous perdre se soulèvent dans notre être, appelons-la à notre secours, pour qu'elle nous soutienne au milieu de ces luttes intimes, appelées si énergiquement par S. Paul « la loi du péché dans nos membres. » (Rom., VII, 23).

II

Alors, ainsi protégé, quel éclat, quel parfum conservera le lis de notre cœur ! Pour nous faire comprendre en quelque sorte cette sainte union de la nature divine avec les âmes élues, l'Ecriture nous représente le mystère de la grâce en elles « à l'instar d'une douce rosée qui arrosant nos esprits comme l'humidité à travers la prairie, y fait germer les semences célestes [1]. » Surtout aux jours de communion, devenue le tabernacle du Dieu trois fois saint, une âme virginale fleurira comme la corolle embaumée du lis en bonnes œuvres, en modestie, en charité, répandant, dès le matin de sa jeunesse, tout autour d'elle, la bonne odeur de Jésus-Christ.

Au surplus, nous trouverons dans cet état la source du vrai bonheur. Un cœur pur, en effet, a toujours pour compagne la sérénité de la conscience. Mais prenons garde, le cœur est une plante délicate vivant d'une goutte de rosée divine. Si vous l'enfermez dans la vulgarité des choses terrestres, ou si vous l'exposez au tumulte d'une vie bruyante, il s'incline comme une fleur qui a été meurtrie, ses couleurs disparaissent, ce n'est plus qu'une tige mourante sur le sol. Tournez-le au contraire vers Dieu, il y puisera toute sa vie, tout son aliment, toute sa force, comme le lis s'élève à travers les ronces, cherchant toujours par sa blanche corolle plus d'air et de clarté. Aussi bien, dans le monde, au milieu de tant de défaillances et de hontes, on voit, sous des dehors ordinaires, des âmes admirablement pures, et chaque jour un peu plus ; c'est que chez elles, comme pour S. Louis de Gonzague, selon la parole de Pie XI, « les épines de la pénitence se sont enlacées au lis de l'innocence. »

* *

O Jésus, qui vous penchez avec tant de bonté vers ces lis des champs qui ne filent point, qui ne moissonnent point, et à qui vous avez donné une robe d'éclatante beauté, veillez sur ces autres lis, plus chers encore à votre Cœur, nos âmes, dont le moindre souffle contagieux peut flétrir la corolle, afin que, gardant ici-bas leur pureté virginale, elles soient dignes un jour « de suivre dans le ciel l'Agneau partout où il va. » (Apoc., XIV, 4).

[1] **Bossuet**, *Sermon sur le 2e Dim. après l'Epiphanie.*

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

III

Mademoiselle, Monsieur,

Lorsque Raguel, captif aux bords du Tigre, fut invité par l'ange Raphaël à donner sa fille Sara en mariage au jeune Tobie, il sut voir dans cette heureuse aventure le fruit de ses prières et de ses larmes, et il s'écria — l'Introït de la messe de mariage le redit — : « Ah ! que le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob soit avec vous ; que lui-même vous unisse, qu'il fasse totale sa bénédiction sur vous ! » Et Gabel, le parent exilé à Ragès, renchérit : « Ah ! Tobie, que la bénédiction repose sur ton épouse, sur tes parents. Que vous voyiez vos fils, et les enfants de vos enfants, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, et que votre descendance soit bénie de Dieu, qui vit de la vie éternelle. » — Et en retour Tobie et Sara bénirent Dieu, et Raguel demande, au premier matin des fiançailles : « Seigneur ! faites que ces deux unis, à qui vous avez donné l'amour et gardé la force, vous bénissent désormais plus pleinement. »

N'est-ce pas, dans ces récits que la messe de mariage rappelle, tout le programme de votre vie conjugale ? Bénir Dieu, être bénis de lui, vivre deux en un, et cet un, tout en Dieu, c'est l'union chrétienne, la seule qui vaille, vous le savez. Pourquoi s'unir, sinon pour le bonheur ? Or Dieu seul est la béatitude infinie. S'écarter de lui, c'est refuser le rayonnement de son bonheur, c'est se priver de la joie essentielle. S'approcher de lui, lui présenter au foyer une image de plus en plus parfaite de la propre union de son Fils avec l'Eglise, c'est aussi acquérir la plus grande somme de vrai bonheur. Vous l'avez compris ; et c'est en servant Dieu, en le priant, en le recevant côte à côte, que vous vous aiderez l'un l'autre à être heureux.

Ah ! vous savez par de cruelles expériences si le bonheur humain n'est pas fragile. Vous avez vu, Monsieur, la mort faucher autour de vous, et aucune cuirasse ne pouvait défendre de ses coups ses élus tragiques ; si votre père, cet homme d'honneur, assiste à cette fête intime d'aujourd'hui, sa chère présence ne vous est pas sensible : il prie pour vous, et nous n'entendons plus sa voix ; il vous bénit, et la douceur de son geste nous échappe... Pour vous, Mademoiselle, par deux fois, en si peu de temps, vous avez connu la brutalité de l'épreuve inattendue, et si une mère aussi affectueuse qu'énergique vous enveloppe ce matin de sa fière tendresse, sur deux absents nous devons répéter la plainte du prophète : « Où sont-ils, qui nous le dira ? Heureux ceux qui vécurent dans le Seigneur ! » Peut-être dans vos larmes du passé nous sera-t-il permis de voir les semences du bonheur à venir : c'est encore la parole du psalmiste : « Semer dans les larmes, moissonner dans l'allégresse. »

Quelle moisson ?

Moisson d'amour indissoluble, tout d'abord. Votre

affection va être pénétrée de la grâce du sacrement, réformée par elle et élevée ; d'humaine elle deviendra divine. Et puisque, dit S. Paul, « ceci est un grand sacrement, je dis dans le Christ et l'Eglise », vos âmes vont grandir, se sanctifier par votre amour. Vous serez l'un à l'autre plus pleinement, et de vos âmes comme de vos corps vous pourrez jouir délicieusement, parce qu'en toute pureté.

L'Eglise entoure ce sacrement de rites gracieux et expressifs. Elle vous donne l'anneau, Mademoiselle, image de votre fidélité et de la paix que cette union indissoluble vous assure au nom de Dieu ; image aussi de votre pouvoir dans la maison nuptiale, dont vous devenez la reine et la maîtresse, où vous aurez le droit de sceller. Mais en même temps elle couvre votre tête du voile immaculé, symbole de modestie et de soumission : modestie, vertu que trop de chrétiennes oublient ou adultèrent dans leur costume, dans leurs allures, dans leur conduite et que l'Eglise, après Jésus, réclame de toutes, impérieusement ; — soumission, car c'est à vous, Monsieur, qu'il appartient de tenir le sceptre et de commander à la reine du foyer. Vous commanderez, comme les patriarches jadis à leurs épouses, tel Abraham qui prenait souci de Sara envoyée dans une cour étrangère et l'éclairait de conseils si fervents et si sages; tel Isaac qui acceptait de Rébecca jusqu'aux passe-droits maternels et se consolait avec elle, parce qu'il l'aimait si bellement, de tous ses chagrins, de l'âge, et de l'infirmité ; ou encore Job, qui avait pu craindre longtemps de n'obtenir pas son aimée, cette Rachel attendue et conquise dans les travaux des champs, et pour laquelle il avait laissé et son père et sa mère...

Votre front, Mademoiselle, est ceint de la couronne, présage de joie, promesse d'une heureuse union.

L'Eglise antique bénissait la couronne de l'épouse et celle de l'époux. Elle vous aurait dit, Monsieur : « Que ce serviteur de Dieu soit couronné pour cette servante de Dieu ; » à vous, Mademoiselle : « Que cette servante de Dieu soit couronnée pour ce serviteur de Dieu. » Elle aurait demandé pour vous au Seigneur : « Couronnez-les de gloire et d'honneur. Vous avez posé sur leurs têtes une couronne de pierres précieuses. » Couronnés, quels seront donc vos sujets, qui sera votre gloire, votre honneur ? quelles pierres précieuses resplendiront dans votre maison ? Vous le savez bien, les pierres précieuses de la demeure céleste, ce sont les élus, les chrétiens qui brillent de l'éclat des vertus ; plus ils sont nombreux, plus la gloire et l'honneur réjouissent le cœur de Dieu et les cœurs des heureux parents.

Nous prions Dieu qu'une couronne généreuse de petits enfants vous entoure. L'un et l'autre vous avez goûté le bienfait d'une éducation chrétienne. Pour vous, Mademoiselle, vous aviez continué, dans le vrai labeur du cercle d'études, à développer les connaissances que des maîtresses, choisies entre toutes et dont l'affection vous a suivie jusqu'à l'autel même, vous avaient prodiguées avec tout leur talent et tout leur cœur. Vous aviez fait plus, vous aviez reporté sur des âmes plus jeunes le dévouement dont vous-même aviez d'abord été l'objet, et vous vous prépariez à vous donner cet hiver encore plus complètement à elles. Les années de lectures bien conduites avaient élargi vos horizons. Vous savez la loi divine, ses charmes à la fois austères et tendres, Vous en ferez régner les principes à votre foyer. Vous traduirez ces principes en pratique. Vous les inculquerez à vos enfants. Votre maison consolera Dieu, notre Père, des sanies trop nombreuses qui souillent et défont trop d'autres unions.

Vous allez unir vos mains droites, quand vous aurez prononcé le double oui sacramentel. Que ce rite béni garde jusqu'au bout sa valeur de réalité ! La vie ne vous ménage pas que des joies et vous savez, Monsieur, que toutes les roses ne sont pas des roses sans épines. Vos âmes se comprennent et s'aiment : mais elles n'ont pas reçu de Dieu les mêmes dons exactement ; elles n'ont pas vécu toujours dans des ambiances pareilles ; des dissemblances partielles existent, que l'expérience peu à peu découvrira et d'où pourraient naître des heurts, des meurtrissures... Non ; vous prierez, vous fermerez les yeux ou plutôt vous les élèverez vers le ciel, vous songerez que les riens qui passent sont négligeables et que nous allons à l'éternité. Vos mains ne se disjoindront pas. Au contraire, aux heures difficiles, elles se serreront plus fort ; leur étreinte vous soutiendra et vous passerez, heureux malgré les luttes, parce que de plus en plus unis.

Au livre de la Genèse, le narrateur inspiré s'émeut en retraçant le départ de Rébecca, que le jeune Isaac attend. Sa famille en larmes supplie le messager. Qu'elle reste au moins dix jours encore ! Et comme l'heure presse cependant, les adieux se mélangent aux caresses : « Tu restes notre fille, notre sœur. Ah ! que ta postérité soit innombrable, et qu'elle triomphe de ses ennemis ! » Pour nous, Monsieur, famille de la Retraite, du Cercle d'études, de la Congrégation, comme la famille de Rébecca, nous pleurons le départ de celle qui était et qui reste tant aimée. Nous vous la confions. Nous la confions à Dieu, au Dieu d'amour qui sanctifie l'amour humain, et nous lui demandons qu'ayant connu seulement des amis, et pas un ennemi en ce monde, vous triomphiez enfin de l'ennemi infernal et entriez un jour, appuyés l'un sur l'autre, aux parvis éternels où vous attendent, parmi les saints et devant Dieu, la récompense d'allégresse et la couronne qui jamais ne se fane. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

VI

L'ENQUÊTE A PARIS

L'enquête faite à Paris s'ouvrit le 2 avril 1456.

I

Louis de Coutes, le page de la Pucelle, vint déposer le 3 avril. Il avait de quatorze à quinze ans

quand elle vint à Chinon et il était au service du capitaine de Gaucourt. On assigna à Jeanne pour demeure la tour du Coudray, et il y passait ses journées. La nuit, des femmes venaient le remplacer : « Dans le temps où elle et moi nous étions dans la tour, » je l'ai vue bien souvent à genoux, en prières, à ce qu'il me paraissait. Je ne pus cependant jamais rien apercevoir de ce qu'elle disait. Quelquefois elle pleurait. »

Il l'accompagne à Tours où il devient son page, puis à Blois et à Orléans. Pendant la marche sur Orléans, « elle recommandait aux hommes d'armes de se confesser de leurs péchés et d'avoir grande confiance en Dieu. Je l'ai vue recevoir le sacrement de l'Eucharistie durant cette marche. Dans le voyage, elle fut douloureusement blessée, parce que la nuit qui suivit son départ de Blois, elle coucha avec ses armes. »

Avec beaucoup de détails il raconte l'attaque de St-Loup, de St-Jean-le-Blanc, des Augustins, la blessure de la Pucelle et le départ des Anglais.

« Elle était très sobre. Plusieurs fois elle passa la journée entière sans manger autre chose qu'une bouchée de pain : *morsum panis*. Elle était fort compatissante. Un Français qui conduisait des prisonniers anglais frappa l'un d'eux à la tête avec tant de violence qu'il tomba comme sans vie. A cette vue, Jeanne descendit de cheval, et, soutenant la tête du malheureux, elle le fit confesser et lui prodigua toutes les consolations qu'elle put : *consolando eum pro posse*. »

Il l'accompagna à Reims et jusque sous les murs de Paris.

« C'était une femme bonne et vertueuse. Elle faisait ses délices d'entendre la messe, elle ne manquait de l'entendre que lorsque cela lui était impossible. » Elle reprenait le duc d'Alençon quand il jurait, et personne dans l'armée ne se fût permis de blasphémer. Elle ne voulait pas de femmes dans son armée. Un jour, près de Château-Thierry, elle vit la maîtresse d'un homme d'armes chevauchant dans les rangs. Elle se mit à la poursuivre l'épée nue, elle ne la frappa cependant pas. Elle l'avertit doucement et charitablement « de ne plus se trouver dans l'armée, sans quoi elle lui ferait déplaisir. »

Ne séparons pas la déposition de Louis de Coutes de celle de Jean d'Aulon, le chef de sa maison militaire.

Le 20 avril, Jean Juvénal des Ursins écrit au noble chevalier, qui était devenu sénéchal de Beaucaire, de lui envoyer sa déposition écrite et dûment contresignée. Jean d'Aulon vient alors à Lyon et fait sa déposition verbale devant deux notaires apostoliques le 28 mai. Ceux-ci la transmettent aux délégués pontificaux.

C'est à Poitiers qu'il la vit pour la première fois. Le roi fit venir des maîtres en théologie et autres gens experts pour l'interroger.

« J'étais présent en conseil quand ces maîtres firent leur rapport de ce qu'ils avaient trouvé de ladite Pucelle. Il fut dit par l'un d'eux publiquement qu'ils ne voyaient, ne savaient en icelle Pucelle aucune chose, si ce n'est tout ce qui pouvait être en bonne chrétienne, et vraie catholique, que pour telle ils la tenaient et que leur avis était qu'elle était une très bonne personne.

« Le rapport fait au roi par lesdits maîtres, elle fut depuis baillée à la reine de Sicile, mère de la reine, notre souveraine dame, et à certaines dames étant avec elle... et lesdites dames trouvèrent que c'était une vraie et entière pucelle, sur laquelle n'apparaissait aucune corruption ni violence. »

Le roi décida alors de l'envoyer à Orléans.

Jean d'Aulon fait le récit de la levée du siège d'Orléans. Près de la porte de Bourgogne, on apportait un soldat grièvement blessé. « La Pucelle demanda alors à ceux qui le portaient quel était cet homme. Ils répondirent que c'était un Français. Et lors elle dit que jamais elle n'avait vu sang de Français sans que ses cheveux se dressassent sur sa tête. »

C'est elle qui ordonne à Jean le Canonnier de tirer sur un grand Anglais qui défendait la bastille des Augustins et brisait les efforts des assaillants. Jean le Canonnier « le jette mort par terre ». Quand elle est blessée, c'est Jean d'Aulon qui la fait panser.

Le bon chevalier raconte bien un peu ses propres exploits, comme à St-Pierre-du-Moustier, mais sa candeur ne fait qu'ajouter à sa sincérité. Il s'étend longuement sur la vertu de Jeanne : « Pendant un an que je suis demeuré dans sa compagnie, je n'ai ni vu ni connu en elle rien qui ne doive être en une bonne chrétienne. Je l'ai toujours vue et connue de très bonne vie et honnête conversation. Elle était très dévote créature... Par plusieurs fois j'ai vu et su qu'elle se confessait et recevait Notre-Seigneur. Jamais ni sa vue ni le service de sa personne n'ont provoqué en moi le moindre désir sensuel. Il en fut de même de ses gens et écuyer, ainsi que je le leur ai ouï dire et affirmer par plusieurs fois. J'ai ouï dire à plusieurs femmes qui ont su de ses secrets qu'elle n'avait jamais eu la secrète maladie des femmes. »

Elle lui dit un jour que son conseil lui avait révélé ce qu'elle devait faire pour le fait de sa guerre. « Je lui demandai quel était son conseil. Elle me répondit que ses conseillers étaient trois, parmi lesquels l'un résidait toujours avec elle, l'autre allait et venait souventes fois vers elle et la visitait, le troisième était celui avec lequel les deux autres délibéraient. Je la priai une fois qu'elle voulût bien me montrer icelui conseil : elle me répondit que je n'étais pas assez digne ni vertueux pour le voir. Et, sur ce, je me désistai de lui en parler plus avant et de m'en enquérir [1]. »

Quoi de plus touchant et de plus sûr que ces témoignages simples et naïfs, tout empreints de vérité et d'innocence ?

II

Le 5 avril, comparaît « honorable prudhomme Gobert Thibaut, écuyer de l'écurie du roi, » à Blois. Il était à Chinon quand Jeanne y vint. Il fut l'ob-

[1] Ayroles, IV, 200-215.

jet d'une distinction qu'il n'oublia point. Comme elle était logée dans la maison de Jean Rabateau à Poitiers, elle le vit entrer et lui frappant sur l'épaule elle lui dit « qu'elle voudrait avoir plusieurs hommes animés de son vouloir. » Elle déclara qu'elle venait de là part du Roi du ciel pour faire lever le siège d'Orléans et sacrer le roi à Reims. Puis elle demanda du papier et de l'encre et dicta à Jean Erault sa lettre aux Anglais : « Vous, Suffolk... je vous somme de par le Roi des cieux que vous vous en alliez en Angleterre. » Il a vu Jean de Metz et Bertrand de Poulangy qui lui ont raconté comment ils ont traversé le pays occupé par l'ennemi, sans difficulté, « ce qui les émerveillait beaucoup. »

Il a entendu Gérard Machet, confesseur du roi, futur évêque de Castres, et d'autres docteurs, affirmer « que leur croyance était que Jeanne était divinement envoyée, qu'elle était celle dont parlait la prophétie, et que, vu sa manière de vivre, sa simplicité, sa conduite, le roi pouvait s'en aider, parce qu'ils n'avaient trouvé en elle rien que de bien. » Elle était bonne chrétienne et assistait tous les jours à la messe. Tous les compagnons de la Pucelle lui ont dit que sa vue faisait expirer sur leurs lèvres les paroles impures et fuir les mauvaises pensées [1].

« Homme noble, Simon Beaucroix, écuyer, » est entendu le 30 avril. — « J'ai bon souvenir, dit-il, que Jeanne ordonna à tous les guerriers de se confesser et de se mettre en bon état, les assurant que Dieu alors leur ferait remporter la victoire. » Il raconte que dans son hôtel, « soudainement inspirée, ainsi qu'il le pense, » elle s'écria tout à coup : « En nom Dieu, nos gens ont fort à faire ! » Et elle courut les secourir à la bastille de Saint-Loup.

« Elle était bonne catholique, craignant Dieu. Elle se confessait très souvent, de deux jours en deux jours. Chaque semaine elle recevait le sacrement de l'Eucharistie.

« Elle était compatissante, non seulement envers les Français, mais aussi envers les ennemis [2]. »

« Maître Jean Barbin, docteur ès lois, avocat du roi », fait sa déposition le 30 avril, à Paris. Il était à Poitiers quand la Pucelle vint à Chinon. Il a entendu la dame Rabateau lui affirmer « que chaque jour après le repas elle restait longtemps à genoux, et aussi la nuit. Souvent elle entrait dans une petite chapelle qui était dans la maison et y demeurait beaucoup de temps en prières. »

Le professeur de théologie Jean Erault lui a raconté qu'une certaine Marie d'Avignon, appelée aussi Marie la Gasque, était venue trouver le roi et lui avait prédit que le royaume aurait beaucoup à souffrir. Dans une vision il lui avait été présenté beaucoup d'armures. Elle craignait d'être contrainte de s'en revêtir... Il lui fut dit de ne pas craindre, que ces armes n'étaient pas pour elle, mais pour une vierge qui viendrait après elle. Elle porterait ces armures et délivrerait le royaume de ses ennemis. Erault croyait fermement que Jeanne était cette vierge. « Les hommes d'armes, conclut-il, regardaient la Pucelle comme une sainte. »

[1] Ayroles, IV, 150.
[2] Ayroles, IV, 160.

Simon Charles, président de la Cour des comptes, est interrogé le 7 mai.

Lorsque Jeanne arriva à Chinon, il était en ambassade à Venise. A son retour, il apprit de Jean de Metz qui l'avait amenée qu'elle était auprès du roi. Celui-ci, avant de l'entendre, la fit examiner par des docteurs et des clercs. Il hésitait encore quand il apprit que Baudricourt lui avait écrit, qu'il la lui envoyait, et que pour parvenir jusqu'à lui « elle avait passé à gué plusieurs fleuves miraculeusement. Quand le roi sut qu'elle approchait, il se mit par côté en dehors des autres. Jeanne cependant le reconnut et s'entretint longtemps avec lui. On vit que l'entretien avait rendu le roi joyeux. »

Les docteurs de Poitiers « n'ayant trouvé que du bien dans la jeune fille », le Dauphin lui fit faire des armes et lui donna la conduite de la guerre.

« J'ai entendu le roi lui adresser beaucoup de bonnes paroles... C'était à St-Benoît-sur-Loire. Le roi lui témoignait sa compassion pour les fatigues qu'elle supportait et l'engageait à prendre du repos. Elle lui répondit en versant des larmes de ne concevoir aucun doute, qu'il recouvrerait son royaume et serait prochainement couronné...

« Elle faisait de très vifs reproches aux hommes d'armes quand elle les voyait s'écarter de leur devoir. »

A Orléans, le sire de Gaucourt a conté à Simon Charles qu'il gardait les portes afin d'empêcher que Jeanne et ses soldats ne sortissent pour donner l'assaut aux Tourelles. Jeanne lui dit qu'il était un méchant homme et ajouta : « Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, les hommes d'armes viendront et ils seront victorieux comme ils l'ont déjà été. » Et les hommes d'armes partirent malgré le sire de Gaucourt.

« J'ajoute que lorsqu'elle était armée et à cheval, elle n'en descendait jamais pour satisfaire aux nécessités de la nature. Toute l'armée admirait comment elle pouvait se tenir si longtemps à cheval.

« Je crois que Jeanne est venue de par Dieu, car elle faisait les œuvres de Dieu, se confessait souvent et recevait le sacrement de l'Eucharistie quasi toutes les semaines. »

Le roi craignait d'échouer devant Troyes ; il craignait à St-Benoît-sur-Loire, c'est pourquoi elle versait des larmes ; il craignait de trouver de la résistance à Reims. La déposition de Simon Charles nous montre ce que la Pucelle souffrit de ces appréhensions perpétuelles et de la jalousie, du mauvais vouloir des capitaines.

VII

LE DUC D'ALENÇON ET JEAN PAQUEREL

Les deux dépositions les plus remarquables sont peut-être celles de Jean, duc d'Alençon, du 3 mai, et de Jean Paquerel, aumônier de Jeanne d'Arc.

I

Le duc d'Alençon, qui était prisonnier des Anglais sur parole, chassait aux cailles quand il apprit l'ar-

rivée de la Pucelle à Chinon. Il s'y rend aussitôt. Elle dit en le voyant : « Plus il y en aura de réunis du sang de France, mieux ce sera. »

Le lendemain, en sa présence, elle fait au roi plusieurs requêtes. « L'une de ses requêtes fut qu'il fit donation de son royaume au Roi du ciel, et qu'après cette donation le Roi du ciel ferait pour lui ce qu'il avait fait pour ses prédécesseurs, et le rétablirait dans l'état d'autrefois. » Quand il vit avec quelle bonne grâce Jeanne courait, la lance en main, il lui fit présent d'un cheval.

Interrogée par Gérard Machet, Pierre de Versailles, plus tard évêque de Meaux, et d'autres docteurs, « elle déclara qu'elle venait de la part du Roi des cieux, qu'elle avait des Voix et un conseil qui l'avertissaient de ce qu'elle avait à faire. » Mais, dit-elle au duc, « je savais et pouvais plus que je n'avais dit. »

Les défenses d'Orléans étaient si fortes que, d'après les soldats et les capitaines, « presque tout ce qui se passa au siège devait être attribué à un miracle de Dieu ». « Ce n'est pas l'œuvre d'un homme, disaient-ils, mais l'œuvre de la force d'en-haut. »

A Jargeau, comme les capitaines discutaient, elle leur dit que Dieu conduirait l'entreprise : « Si je n'en étais pas certaine, affirma-t-elle, je préférerais bien garder mes brebis que de m'exposer à de si grands périls. »

Le duc hésitait à donner l'assaut. Elle lui dit : « Ah ! gentil duc, est-ce que tu as peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf ! »

Renversée par une pierre, elle se releva en criant : « Amis, sus ! sus ! Notre Sire a condamné les Anglais. Dès cette heure, ils sont nôtres ; ayez bonne confiance ! » A l'instant Jargeau fut pris.

Le duc raconte l'arrivée inattendue du connétable de Richemont : « Ah ! beau connétable, lui dit Jeanne, vous n'êtes pas venu de par moi, mais puisque vous êtes venu, soyez le bien venu. » Plusieurs des gens du roi craignaient d'attaquer les Anglais : — « En nom Dieu, dit-elle, il faut les combattre ; s'ils étaient pendus aux nues nous les aurons, parce que Dieu nous les envoie pour leur châtiment. » Ils furent mis en déroute et Talbot fut fait prisonnier.

« J'ai entendu Jeanne dire au roi qu'elle durerait un an et pas beaucoup plus, et que l'on devait penser à bien besogner cette année ; car elle avait quatre choses en charge : chasser les Anglais, faire sacrer et couronner le roi à Reims, délivrer le duc d'Orléans des mains des Anglais, faire lever le siège qu'ils tenaient devant Orléans.

« Jeanne était chaste et détestait beaucoup les femmes qui s'attachent aux pas des hommes d'armes. Je l'ai vue à Saint-Denis, au retour du couronnement du roi, l'épée nue à la main, poursuivre une de ces filles, surprise dans l'armée, avec tant de vigueur que l'épée se brisa dans la poursuite.

« Elle se courrouçait fort quand elle entendait jurer quelqu'un de l'armée ; elle faisait de véhéments reproches aux jureurs et spécialement à moi qui jurais quelquefois. Sa vue suffisait pour me réfréner et faire expirer le jurement sur mes lèvres. »

Lui non plus pendant la campagne où il couchait dans la paillade, près d'elle, « n'eut jamais de désir charnel envers elle. »

« Autant que j'ai pu le constater, Jeanne a été à mes yeux une bonne catholique et une vertueuse femme. Je l'ai vue recevoir plusieurs fois le corps du Christ, et quand ses yeux se portaient sur ce corps divin, souvent elle pleurait à grosses larmes. Elle recevait l'Eucharistie deux fois par semaine et se confessait souvent.

« Dans toute sa conduite, en dehors du métier des armes, elle était simple comme une jeune fille ; mais au fait de la guerre, elle faisait preuve d'une expérience consommée ; très habile à manier la lance, à ranger l'armée, à préparer la bataille et à disposer l'artillerie. Tous étaient dans le ravissement de voir en elle la sagacité, la prudence d'un général qui se serait exercé durant vingt ou trente ans au métier des armes. On admirait surtout le parti qu'elle savait tirer de l'artillerie. C'est le point où elle excellait [1]. »

Le duc d'Alençon devait être jugé bientôt par l'archevêque de Reims et l'évêque de Paris pour conspiration contre le roi, mais son admiration pour Jeanne n'a pas diminué. Que n'aurait-elle pas fait dans cette année, au delà de laquelle elle ne devait « guère durer », si les intrigues de La Trémoïlle n'avaient brisé son élan ?

II

Jean Paquerel, qui fut interrogé le lendemain 4 mai, appartenait à l'Ordre des Ermites de St-Augustin, du couvent de Bayeux. En 1429, il était lecteur, c'est-à-dire professeur de théologie à Tours. C'est alors qu'il vint au pèlerinage du Puy, qui était au XV^e siècle aussi célèbre que Lourdes l'est aujourd'hui. C'était une sorte de Grand Pardon qu'on célébrait quand l'Annonciation tombait, comme en 1429, le Vendredi Saint. On y accourait de partout, mais particulièrement de Toul, dont les chanoines entretenaient des relations confraternelles avec les chanoines du Puy. Isabelle Romée y était venue prier au nom de sa fille. Jean de Metz y était aussi. Il rencontra Paquerel, lui parla de la Pucelle et le lui amena : « Jeanne, lui dit le chevalier, nous vous amenons un bon père. Quand vous le connaîtrez, vous lui serez bien affectionnée. » Le lendemain elle se confessait à lui, elle le garda auprès d'elle jusqu'à Compiègne.

Il raconte comment le comte de Vendôme introduisit Jeanne auprès du roi dans l'appartement royal : « Gentil Dauphin, dit-elle, j'ai nom Jeanne la Pucelle, et vous mande le Roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné dans la ville de Reims, et vous serez le lieutenant du Roi des cieux qui est Roi de France ». Le roi lui fit de nombreuses interrogations, et Jeanne lui dit de nouveau : « Moi je te dis de la part de Messire que tu es vrai héritier de France et fils du roi. Il m'envoie

[1] Ayroles, IV, 191-199.